

Catherine Martin
Un pouvoir hypnotique

Francine Laurendeau

Number 248, April–June 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47528ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Laurendeau, F. (2007). Catherine Martin : un pouvoir hypnotique. *Séquences*, (248), 41–41.

CATHERINE MARTIN

Un pouvoir hypnotique

Au hasard des rues et des arbres qu'elle a mission de soigner, Fanny croise un aveugle solitaire, une vieille dame à la détresse silencieuse, une jeune femme proche du suicide. Elle va vouloir les aider. Dans les villes a la dureté du diamant, la douceur d'un cantique, la pureté d'un ciel étoilé. Sa démarche est d'une profonde honnêteté sans concession aucune, son style épuré est d'une sobriété monacale, ses comédiennes ne jouent pas, elles sont. Catherine Martin a répondu aux questions de Séquences.

FRANCINE LAURENDEAU

La genèse du film :

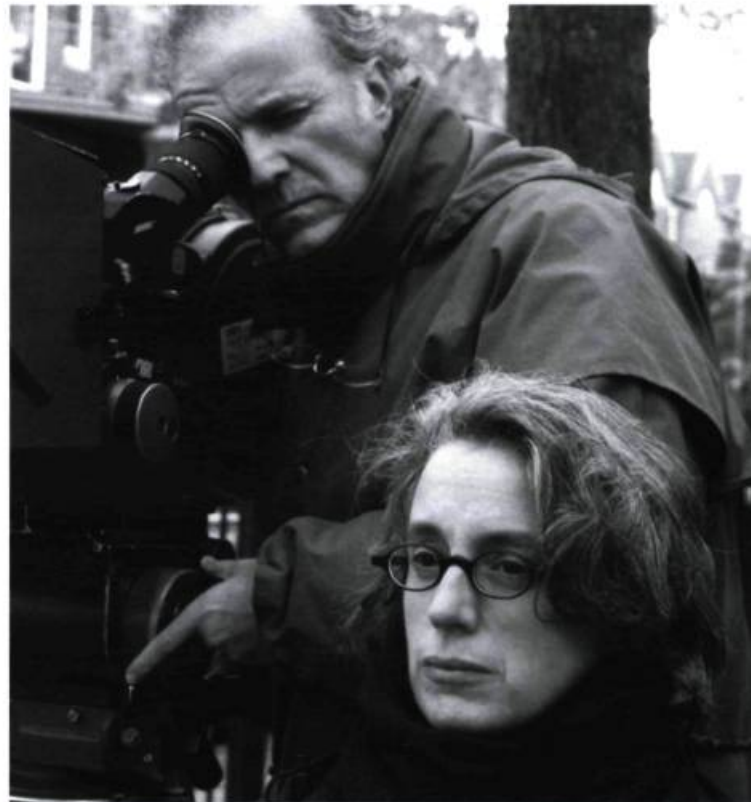
C'est un scénario que j'avais écrit puis abandonné pour écrire et tourner **Mariages**. Je l'ai repris une quinzaine d'années plus tard et je pense que la maturité m'a aidée à le transcender pour exprimer la conscience d'être dans le monde, la douleur liée à cette conscience. Je l'ai voulu plus radical que **Mariages**, avec un goût pour la lenteur. On a souvent associé la lenteur de **Mariages** au fait que c'était un film d'époque. Non. La lenteur est voulue. J'aime toutes sortes de films, je suis bon public. Mais ce que j'aime dans le cinéma comme art, c'est la possibilité de méditer sur ma condition et quand je fais un film, je sens une responsabilité envers notre art et envers le spectateur. Je pars de ce que je souhaite et je me pose des défis, peut-être pas toujours réussis, mais je me pose des exigences.

Le prologue :

Une sculpture mystérieuse que palpent des mains gantées de blanc. On comprend peu à peu que ce sont des aveugles qui prennent ainsi connaissance d'une oeuvre d'art. L'idée m'en est venue un an plus tôt en observant la visite guidée d'un groupe d'aveugles au Musée des Beaux-Arts. Je les ai suivis, une expérience extraordinaire (ils ne disent pas « toucher », ils disent « voir »); je suis allée manger avec eux, nous avons parlé. Au départ, j'aurais voulu une sculpture pas nécessairement figurative et en bois — les arbres, le bois sont importants dans mon film —, mais l'oeuvre qui les avait le plus émus était ce bronze de Suzor-Côté, *Femmes de Caughnawaga*, exposé de façon permanente. J'ai écrit la scène en me souvenant de cette expérience et en brochant autour. J'avais envie de me rapprocher de l'émotion pure suscitée par l'art. Le geste est esthétique.

Le choix des actrices et acteur :

J'avais vu Hélène Florent dans **Yellowknife**, de Rodrigue Jean, et je savais qu'elle serait Fanny. Une femme dans la trentaine qui dégage maturité, intériorité, grâce, lumière. Une femme solide, ancrée dans le monde, dont le travail est la santé — elle est inspectrice des arbres —, même si elle se réveille la nuit pour pleurer. À la Magnétothèque, quand elle lit des textes de Dante et de Rainer Maria Rilke, elle ne « joue » pas les mots, un défi pour une actrice. Quant à Jean-Luc, l'aveugle, je ne connaissais pas Robert Lepage. Quand j'ai vu son film **La Face cachée de la lune**, j'ai su qu'il ferait un beau Jean-Luc, mais je me suis dit qu'il serait sans doute trop occupé. Mais ça a fini par marcher. J'avais une grande confiance en lui mais aussi des attentes précises. Il a été très disponible, me proposant des choses. Une belle rencontre de créateurs. J'avais écrit Joséphine pour Hélène Loïselle. Elle sait être là sans démontrer ses émotions. J'aime laisser cet espace de liberté au spectateur. C'est la directrice du casting qui m'a suggéré Ève Duranceau pour



Catherine Martin

Carole, que je voulais plus jeune que Fanny. C'est un rôle sans dialogue où le corps dit beaucoup, comme quand elle remonte la rue Saint-Laurent, avec une force intérieure dévastatrice.

Le style

J'aime que mes personnages regardent droit devant, fixant l'objectif. Ça interpelle le spectateur. (Dreyer dit quelque part que le plus beau paysage, c'est le visage humain.) Peu de gros plans, le corps en plain-pied. Des plans en plongée 90 degrés: Joséphine et la soupe, Carole sur un banc de parc. J'y ai pris goût, j'aime l'idée de la répétition, du rituel. J'ai poussé le langage du film au tournage pour appuyer l'aspect presque cérémonial des gestes, une façon de mettre de l'ordre dans le chaos du monde.

La musique

Avec Robert Marcel Lepage, qui est un compositeur très intuitif, nous avons écouté les derniers quatuors de Chostakovitch. La musique est inspirée de Chostakovitch et des psaumes que chantent les carmélites. La ligne musicale est transparente et dense, la musique accompagne sans ajouter ni expliquer. Je crois qu'elle donne au film une partie de son pouvoir hypnotique.